

Un livre de découverte AB

Les bébés

EVELYN HUGHES
SALLYANNE CASTLETON
MADELINE WOOD
CHARLOTTE DOLLY

Les bébés

*Madeline Wood
Sallyanne Castleton
Charlotte Dolly Evelyn Hughes*

Première publication : 2026
Copyright © AB Discovery 2026
Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération, transmise sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur et de l'auteur.

Toute ressemblance avec une personne, vivante ou décédée, ou avec des événements réels est une coïncidence.

Titre : Les bébés

Auteure : Madeline Wood

Éditeurs : Michael Bent, Rosalie Bent

Éditeur : AB Discovery

© 2026

www.abdiscovery.com.au

Contenu

Bébé Evie.....	7
Chapitre 1 – Le monde qu'ils ont construit.....	8
Chapitre deux – Qui est Evie ?	17
Chapitre trois – Les fissures.....	25
Chapitre quatre – La route et Amara	36
Chapitre cinq – Ce qu'Amara transportait.....	49
Chapitre six – Le devenir	58
Chapitre sept – Lâcher prise	71
Chapitre huit – Après	84
Chapitre neuf – L'autre bébé.....	97
Chapitre dix – Petites vies, vécues tranquillement	111
Bébé Heather	130
Chapitre 1 – Un enfant différent.....	131
Chapitre deux – La rentrée scolaire	139
Chapitre trois – La fille dans le miroir.....	148
Chapitre quatre – Dix-huit ans et toujours petite	160
Chapitre cinq – Le courriel	171
Chapitre six – Ce qu'Eleanor sait.....	183
Chapitre sept – L'art particulier d'être une fille	199
Chapitre huit – L'avenir nous réserve des surprises.....	214
Chapitre neuf – La forme de la reconnaissance	228
Chapitre dix – Au fond de la vallée	244
Chapitre onze – La forme des jours ordinaires.....	260
Chapitre douze – Ce qui a toujours été vrai	278
Bébé Steve.....	296

Chapitre 1 : Les vacances sans destination	297
Chapitre deux.....	301
Chapitre trois	305
Chapitre quatre	309
Ben devient un bébé	315
Chapitre un — La forme des choses.....	316
Chapitre deux — Ce qu'elle a trouvé	320
Chapitre trois — La conversation	327
Chapitre quatre — Une nouvelle règle	335
Chapitre cinq — La deuxième découverte	342
Chapitre six — Betsie.....	349
Chapitre sept — Temps plein	357
Chapitre huit — La couche sale	364
Chapitre neuf — Le berceau.....	371
Chapitre dix — La vie de Madeline.....	378
Chapitre onze — Ce que sa mère a dit	385
Chapitre douze — Son état naturel.....	393



Bébé Evie

Madeline Wood

Chapitre 1 – Le monde qu'ils ont construit

La matinée commença, comme toujours, par du bruit.

Ce n'était ni le réveil, ni la radio. Tout a commencé par un son doux et insistant qui flottait dans le couloir, un babillage rythmé et paisible, ponctué de temps à autre par le grincement d'un matelas de berceau et le doux bruit sourd de petits poings frappant les barreaux rembourrés. C'était un son qu'Amanda entendait chaque matin depuis vingt-cinq ans, et même maintenant, malgré les douleurs articulaires et la fatigue qui persistait dans ses yeux, il la faisait sourire avant même qu'elle ne soit complètement réveillée.

Elle resta immobile un instant, à l'écoute. Les gazouillis matinaux d'Evie avaient leur propre langage, un langage qu'Amanda connaissait depuis longtemps. Les doux babillages signifiaient qu'elle s'était réveillée paisiblement, qu'elle avait trouvé sa tétine et qu'elle s'amusait avec ce qui attirait son regard : le mobile qui tournait au-dessus du berceau, la lumière du matin qui se déplaçait sur le plafond de la chambre, ou le vieux lapin en peluche près duquel elle dormait depuis sa plus tendre enfance. Les cris plus forts et plus persistants, dont la tonalité montait jusqu'à se transformer en grognement, indiquaient qu'elle avait mouillé son lit et qu'elle commençait à s'en rendre compte. Et le cri franc et sonore, celui qui trahissait une véritable émotion, signifiait qu'elle avait faim et qu'elle avait perdu patience.

Ce matin, c'était un doux murmure. Amanda avait encore quelques minutes de tranquillité.

Elle se redressa lentement, comme toujours, laissant à son corps le temps de se rappeler ce qu'il faisait. Elle enfila son peignoir, glissa ses pieds dans ses pantoufles et descendit le couloir à pas feutrés vers la porte de la chambre d'enfant, entrouverte comme toujours la nuit. Elle ne la fermait jamais complètement. Elle aimait pouvoir entendre.

Elle l'ouvrit en poussant.

La chambre d'enfant était une grande pièce à l'arrière de la maison, exposée plein sud et baignée de lumière matinale même en hiver. Jadis chambre d'amis, puis bureau, elle avait été progressivement, résolument et avec amour transformée en tout autre chose. Rien, désormais, n'évoquait la vie adulte ni les aspirations de l'âge adulte. Les murs étaient peints d'un jaune tendre, imprimés de petits lapins blancs et de nuages bleu pâle. Les rideaux, épais et gais, arboraient le même motif et diffusaient une douce lumière ambrée qui emplissait la pièce.

Le long d'un mur se trouvait le berceau, un grand modèle en pin massif, spécialement conçu à cet effet. Ses barreaux étaient poncés, son matelas épais et ferme, recouvert de draps en coton blanc à motifs de canards. Les côtés étaient suffisamment hauts pour assurer la sécurité, et un mécanisme de verrouillage sur l'un d'eux permettait à Amanda de l'actionner avec une aisance acquise par une longue habitude. À côté se trouvait une table à langer, large, rembourrée, recouverte d'un revêtement facile à nettoyer et approvisionnée avec un soin méticuleux. L'étagère en dessous contenait tout le nécessaire : une pile de couches lavables blanches, douces et épaisses, lavées pour un blanc éclatant ; une rangée de culottes en plastique aux teintes pastel variées – rose, jaune et vert pâle –, toutes soigneusement pliées et prêtes à l'emploi ; une boîte de crème protectrice ; un pot de talc ; une boîte de lingettes sans parfum ; un petit bol qu'Amanda remplirait d'eau tiède au besoin. Tout était à sa place. Tout était prêt.

Le reste de la pièce était entièrement dédié aux besoins du bébé. Un fauteuil d'allaitement trônait dans le coin le plus proche de la fenêtre, bas et légèrement incurvé, ses coussins usés d'une douceur familière. C'est là qu'Amanda s'installait pour donner le biberon, parfois pendant quarante minutes d'affilée. Evie se blottissait dans ses bras, une main enroulée autour du biberon, ses yeux vagabondant d'une manière lente et satisfaite, l'un des spectacles les plus paisibles qu'Amanda ait jamais vus. À côté du fauteuil, une petite table supportait un chauffe-biberon, un égouttoir

pour les tétines et une rangée de six biberons de différentes tailles, certains pour le lait, d'autres pour le jus, d'autres encore pour l'eau. Ils étaient lavés et stérilisés chaque soir, selon le rituel du coucher, et alignés prêts à l'emploi.

Sur le sol recouvert d'un épais tapis moelleux couleur crème et jaune pâle, étaient disposés les objets qui rythmaient les journées d'Evie. Un grand tapis d'éveil bas, aux motifs colorés, était légèrement surélevé sur les bords pour créer une douce limite. Il y avait un panier de peluches, un centre d'activités en bois avec des boutons, des leviers et des éléments rotatifs, un ensemble d'anneaux à empiler de couleurs dégradées et un trieur de formes. Des livres en tissu aux pages bruissantes et aux textures à presser et à toucher, ainsi qu'une collection de hochets, complétaient l'ensemble. Rien de sophistiqué. Tout était parfaitement adapté. Amanda savait ce qu'Evie aimait et ce qu'elle n'aimait pas, ce qui captivait son attention et ce qui l'ennuyait, ce qui la faisait rire d'un rire de bébé franc, spontané et joyeux, et ce qui l'inquiétait.

Elle avait passé vingt-cinq ans à apprendre à connaître sa fille, à découvrir son identité de bébé.

Evie était allongée sur le dos dans son berceau quand Amanda entra. Ses jambes s'agitaient paresseusement, sa tétine bougeant doucement. Elle portait une douce grenouillère rose pâle à pieds, imprimée de petites étoiles blanches, et même dans la faible lumière du matin, Amanda pouvait voir le volume familial de ses hanches, signe que sa couche de nuit était bien usée et qu'il faudrait bientôt la changer.

« Bonjour ma chérie », dit Amanda, et sa voix prit automatiquement ce ton chaud et légèrement aigu qu'elle employait avec Evie, sans condescendance ni jeu, simplement la voix d'une mère saluant son bébé. « As-tu bien dormi ? »

Les jambes d'Evie s'arrêtèrent de pédaler. Elle tourna la tête, trouva le visage d'Amanda, et toute son expression changea pour un lent sourire de reconnaissance, les bras se levant, la tétine tombant de sa bouche tandis qu'elle émettait le son impatient et urgent qui

signifiait « *Prends-moi dans tes bras, prends-moi dans tes bras maintenant* ».

Amanda abaissa le côté du berceau et se pencha. Même maintenant, malgré la maladie qui lui rendait les bras moins assurés qu'avant, elle souleva Evie d'un seul mouvement précis et la déposa contre sa poitrine, une main dans son dos, l'autre à la base de sa lourde couche. Evie passa ses bras autour de son cou et laissa échapper un petit gémissement de satisfaction en enfouissant son visage dans l'épaule d'Amanda. Amanda resta ainsi un instant, la tenant simplement dans ses bras, se balançant légèrement sans y penser. Ce balancement était aussi naturel que sa respiration.

« On va vous aider », murmura-t-elle. « Vous êtes trempé, n'est-ce pas ? Oui, vous l'êtes. »

Elle la porta jusqu'à la table à langer.

Le change était un rituel, une longue suite de gestes bien rodés qu'Amanda exécutait avec l'aisance assurée de quelqu'un qui l'avait fait des milliers de fois. Elle installa Evie sur le matelas rembourré, détacha les boutons-pression qui longeaient l'intérieur de la jambe de la gigoteuse, la remonta jusqu'à la taille et entreprit de retirer la couche.

Evie restait immobile et coopérative, comme toujours. Elle n'avait jamais rechigné à se faire changer sa couche. Au contraire, elle semblait apprécier ces moments : la lingette chaude, l'air frais, la crème protectrice, le talc, la délicatesse avec laquelle on fixait la couche propre et son odeur de propre. Ses yeux suivaient le visage d'Amanda, qui lui parlait tout en la changeant, comme à son habitude, d'un murmure continu où le son d'une voix familière importait moins que les mots eux-mêmes, et surtout le réconfort d'être prise en charge, d'être reconnue.

« Voilà. Tout est propre. C'est mieux, n'est-ce pas ? Oui, c'est mieux. »

La couche propre se mit en place avec l'aisance d'une longue pratique : le tissu plié et incliné, bien fixé de chaque côté avec des épingles, la culotte en plastique remontée par-dessus. Amanda tira doucement dessus, appuya légèrement sur l'élastique avec son

pouce pour vérifier l'ajustement, et voulut prendre le pyjama. Mais Evie lui attrapa la main.

« Baba », dit Evie avec une grande clarté et une grande urgence. « Du lait. D'abord. »

Amanda rit doucement. « D'accord, d'accord. Le biberon d'abord. Ensuite, on t'habillera. »

Elle porta Evie jusqu'au fauteuil d'allaitement et l'installa dans la position qu'elles avaient toujours adoptée : Evie blottie dans le creux de son bras gauche, la tête reposant contre la poitrine d'Amanda. Toutes deux étaient légèrement tournées vers la fenêtre et la lumière du matin. Le biberon chauffait depuis l'arrivée d'Amanda. Elle l'avait allumé en passant devant la table, puis elle le secoua, en vérifia la température sur l'intérieur de son poignet et le lui tendit.

Evie s'est immédiatement mise à téter, ses deux mains se levant pour tenir le biberon, comme le font les bébés, sans vraiment le contrôler, mais en s'y appuyant doucement. Ses yeux se sont adoucis et tout son corps s'est détendu. Le seul bruit dans la pièce était le doux rythme de sa déglutition et le chant matinal des oiseaux qui commençait à l'extérieur.

Amanda la regardait.

C'était, avait-elle toujours pensé, la chose la plus extraordinaire qu'on lui ait jamais donnée : ce calme si particulier, ce poids tranquille, ce petit être en paix absolue dans ses bras. Ce n'était pas ce à quoi elle s'attendait. Rien ne s'était passé comme prévu. Elle avait imaginé une vie bien différente pour elles deux. Mais elle avait eu cela, et depuis longtemps, elle avait cessé de le comparer à quoi que ce soit d'autre.

Evie était heureuse. Evie était en sécurité. Evie était pleinement et entièrement elle-même. C'était suffisant. C'était, en fait, tout.

Après le biberon, on habillait Evie, et c'était l'un de ses moments préférés de la journée. Au fil des ans, Amanda lui avait constitué une garde-robe digne des plus grands bébés de dix-huit mois, une garde-robe qui ressemblait à s'y méprendre à celle d'un

enfant de cet âge. Il y avait des barboteuses et des combinaisons en jersey de coton doux, souvent imprimées d'animaux ou de motifs simples et joyeux. Il y avait des salopettes en jean et en velours côtelé. Il y avait des petites robes à smocks et manches bouffantes, certaines assorties à des bloomers à jambes en plastique qui se portaient par-dessus la couche et laissaient entrevoir un peu le bas. Il y avait des gilets à gros boutons, doux et pratiques. Il y avait des bonnets à volants pour les sorties. Il y avait de minuscules chaussettes à bords en dentelle qu'Amanda devait enfiler avec précaution aux pieds d'Evie qui gigotait. Il y avait des chaussures : des chaussures souples à semelles larges pour les rares occasions où Evie se tenait debout ou tentait de faire quelques pas avec un peu d'aide, et de doux chaussons en tricot pour la plupart du temps.

Tout était choisi avant tout pour le confort et la praticité, mais Amanda y prenait plaisir. Elle aimait habiller Evie. C'était un geste d'attention et de bienveillance, et Evie s'y soumettait avec une passivité patiente et confiante, une des qualités qu'Amanda appréciait le plus chez elle : la façon dont elle levait les bras quand on le lui demandait, tournait docilement la tête pour qu'on lui mette un chapeau, levait les pieds un à un. Une coopération totale, née d'une confiance absolue.

Ce matin, Amanda a choisi une barboteuse jaune pâle à imprimé lapins blancs, le même motif que le mur de la chambre de bébé. Elle était fermée par des boutons-pression sur toute la longueur, devant et à l'entrejambe, et tombait parfaitement sur la couche, comme il se doit pour les vêtements de bébé : le volume était visible mais discret, épousant simplement la silhouette d'un bébé bien habillé. Elle a ajouté des chaussettes blanches à petit volant et un bandeau assorti orné d'un petit nœud.

Elle a brièvement installé Evie sur la table à langer pour ajuster la barboteuse, en la soutenant de ses mains. Evie est restée debout quelques secondes, tenant les avant-bras d'Amanda, puis s'est rassisi délibérément. Rester debout était une chose qu'Evie tolérait plutôt qu'elle n'appréciait.

« Voilà », dit Amanda en lissant la barboteuse. « Magnifique. »

Evie baissa les yeux sur elle-même et laissa échapper un son de satisfaction.

Le reste de la matinée se déroulait selon un schéma immuable. Evie jouait sur le tapis, tantôt sur le dos, tantôt sur le ventre, s'amusait avec son centre d'activités, mordillait un cube souple, se roulait d'un côté à l'autre avec la grâce et la spontanéité d'un nourrisson découvrant les possibilités de son corps. Amanda était assise à proximité, participant parfois, parfois se contentant d'observer avec la patience et l'attention d'une mère entièrement à l'écoute de son enfant. Elle décrivait le jouet qu'Evie tenait dans sa main, les bruits extérieurs, la lumière sur le mur. Elle imitait le son des peluches en les prenant et en les lui présentant. Elle applaudissait quand Evie comprenait quelque chose ou laissait échapper un cri de satisfaction. Elle n'avait jamais cessé de faire cela, pas une seule année de la vie d'Evie, et ce n'était ni un spectacle, ni un effort. C'était simplement ce que l'on fait avec un bébé.

En milieu de matinée, Amanda proposa un goûter simple et moelleux, servi dans un bol avec une cuillère en caoutchouc : purée de banane, compote de pommes ou yaourt légèrement dilué pour faciliter la dégustation. Assise en face d'Evie à la table basse de la cuisine, où la chaise haute avait toujours été, Amanda la nourrissait avec soin et sans précipitation. Il y avait un bavoir et un gant de toilette à portée de main. Il y avait toujours un peu de désordre, et jamais cela n'avait dérangé Amanda.

Puis venait le contrôle de la couche et souvent le changement, rapide et sans chichis, une routine si ancrée dans le rythme de la journée qu'elle ne demandait ni réflexion ni attention particulière. Ensuite, on jouait encore. Puis venait le déjeuner, plus chaud, plus copieux, servi à la cuillère et accueilli avec l'enthousiasme particulier qu'Evie réservait à ses plats préférés, et ce petit mouvement de détour qui signifiait qu'elle était rassasiée.

Après le déjeuner, venait la sieste. La sieste était sacrée, comme pour tous les bébés.

Amanda ressentait encore ce soulagement, même après toutes ces années : Evie installée dans son berceau, la tétine trouvée et proposée, le mobile musical tournant au-dessus d'elle, les rideaux tirés pour se protéger de la fraîcheur de l'après-midi. Elle observa les paupières d'Evie s'alourdir progressivement, comme le font si bien les tout-petits, la résistance cédant peu à peu au sommeil : les clignements d'yeux se faisant plus lents, la mâchoire se relâchant, les mains se détendant, et enfin, l'abandon total. Elle ne partit que lorsqu'Evie fut profondément endormie. Puis elle referma presque entièrement la porte et resta un instant dans le couloir, la main à plat contre la porte.

Pendant une heure, peut-être un peu plus, la maison était calme et entièrement à elle.

Elle devrait dormir. Le médecin le lui avait répété plus d'une fois. Mais au lieu de cela, elle préparait généralement du thé, s'asseyait à la table de la cuisine et contemplait le jardin, perdue dans ses pensées. Elle pensait souvent à Evie durant ces moments de calme, non pas avec inquiétude, ni avec chagrin, mais avec une sorte d'attention mêlée d'interrogation. Elle se demandait qui était Evie. Ce que signifiait vouloir exactement ce que l'on voulait et refuser, avec une intégrité absolue, d'être autre chose. Elle pensait à toutes ces personnes qui traversaient une vie entière sans se connaître aussi clairement.

Elle pensa : *J'ai élevé une petite fille. J'ai élevé ma petite fille.*

Et cette pensée mêla de tristesse, d'amour et d'une fierté complexe et irréductible.

Evie se réveillait de sa sieste, mouillée, bien au chaud, prête à être prise dans les bras et nourrie à nouveau. Amanda l'entendait grâce au babyphone et accourait. Elle la changeait, la serrait contre elle et lui donnait un biberon dans la douce lumière de l'après-midi. Elle la portait jusqu'à la fenêtre et lui montrait le jardin, les oiseaux à la mangeoire, la lumière qui filtrait à travers les arbres, car Evie aimait la fenêtre, aimait observer le monde extérieur en toute sécurité depuis l'intérieur, et aimait la chaleur des bras de sa mère qui donnait tout son sens à ces visions.

L'après-midi serait consacrée aux jeux, aux changes, à la douce compagnie d'une mère et de son tout-petit. Le thé à la table basse. Un bain en début de soirée , un bon bain chaud dans la baignoire, préparée avec soin et dont la température était vérifiée avec attention. Evie barboterait, heureuse, tandis qu'Amanda, agenouillée près d'elle sur un tapis moelleux, lui laverait les cheveux avec un shampoing doux, les rincerait avec le gobelet en plastique, l'envelopperait dans une grande serviette chaude du radiateur et la porterait dans la chaleur de la salle de bain.

Puis vint la couche de nuit, le pyjama et une douce grenouillère, plus épaisse que celles de la journée, idéale pour les longues heures à venir. Le rituel du soir avait sa propre atmosphère. C'était plus calme, plus lent, et la lumière s'atténuait. Un dernier biberon dans le fauteuil d'allaitement, la pièce s'assombrissant autour d'elles, et les yeux d'Evie se fermèrent. Puis le transfert dans le berceau, la délicate descente, l'attente d'une respiration pour vérifier si elle allait mourir, le soulagement quand elle fut sauvée. Le mobile était réglé sur sa vitesse la plus lente. La veilleuse était allumée.

Amanda resta un instant sur le seuil, comme toujours, à contempler son enfant endormi. Vingt-cinq ans plus tard, elle agissait encore ainsi. Elle restait là, à regarder. Sans rien dire, dans l'obscurité.

Puis elle ferma la porte et descendit le couloir. La maison était silencieuse, et quelque part dans sa poitrine, ce mélange familier s'installa : amour, peur et quelque chose d'indéfinissable. Elle alla se préparer à souper, sans trop penser à l'avenir.

Elle pensait : *juste ce soir. Juste ça .*

Et ce soir, c'était suffisant.